

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA COMÉDIE DES ACA- DÉMICIENS

SAINT-EVREMOND

Comédie — 1650

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

GODEAU	31 rép.	FARET	6 rép.
SERISAY	26 rép.	TROUPE	6 rép.
COLLETET	26 rép.	GOMBAUD	5 rép.
BOISROBERT	13 rép.	SAINT-AMANT	5 rép.
SILHON	11 rép.	GOMBERVILLE	4 rép.
DESMARETS	10 rép.	L'ESTOILE	4 rép.
CHAPELAIN	10 rép.	MONSIEUR LE CHANCELLIER	4 rép.
PORCHERES D'ARBAUD	8 rép.	BAUDOIN	2 rép.
MADAMOISELLE DE GOUR- NAI	7 rép.	HABERT	1 rép.
COLOMBY	6 rép.		

Personnages muets & suite : LE CHANCELLIER

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	18
ACTE III	27

ACTE I

SCÈNE I

Saint-Amant, Faret.

SAINT-AMANT

Faret, qui ne rirait de notre Académie ?
A-t-on vu de nos jours une telle infamie ?
Passer huit à dix ans à reformer six mots !
Pardieu, mon cher Faret, nous sommes de grands sots !

FARET

Tant sots qu'il vous plaira : mais les premiers de France
Sont les admirateurs de notre suffisance.
Quoi ! Trouvez-vous mauvais que de pauvres auteurs
Devant les ignorants s'érigent en docteurs ?
S'ils peuvent se donner du crédit, de l'estime,
L'erreur des abusés n'est pas pour eux un crime.
Après tout, où trouver de ces rares savants,
Dont le nom immortel percera tous les ans ?
Si pour l'Académie il faut tant de science,
Vous et moi pourrions bien ailleurs prendre séance.

5

10

SAINT-AMANT

Oui, mais je n'aime que monsieur de Godeau, 15
Excepté ce qu'il fait, ne trouve rien de beau ;
Qu'un fat de chapelain aille en chaque ruelle,
D'un ridicule ton réciter sa PUCELLE ;
Ou, que dur et contraint en ses vers amoureux,
Il fasse un sot portrait de l'objet des ses vœux ; 20
Que son esprit stérile et sa veine forcée
Produisent de grands mots qui n'ont sens ni pensée.
Je voudrais que Gombaud, L'Estoile et Colletet,
En prose comme en vers eussent un peu mieux fait ;
Que des « Amis rivaux » BoisRobert ayant honte, 25
Revint à son talent de faire bien un conte.
Enfin...

FARET

Vous avez tort de mépriser Godeau ;
Il a l'esprit fertile, et le tour assez beau :
Tout le défaut qu'il a, soit en vers, soit en prose, 30
C'est qu'en trop de façons il dit la même chose.
L'Estoile fait des vers avec le Cardinal :
Colletet est bon homme, et n'écrit pas trop mal ;
Bois-Robert est plaisant autant qu'on saurait l'être ;
Il s'est assez bien mis dans l'esprit de son maître ; 35
À tous ses madrigaux il donne un joli tour,
Et feraient des leçons aux Grecs de leur amour.
Baudoin fait des vers au-dessous des images,
Mais « Davila » traduit est un de ses ouvrages.
Gombault, pour un châtré, ne manque pas de feu... 40
J'entends quelqu'un qui monte ; arrêtons nous un peu :
Je commence à le voir ; c'est l'Évêque de Grasse.

SAINT-AMANT

Il faut se retirer, et lui quitter la place :
Nous reviendrons tantôt. Allons, mon cher Faret,
Trouver, proche d'ici, quelque bn cabaret.

45

SCÈNE II

Godeau, Colletet.

GODEAU

Et quoi ! Chers nourrissons des filles de Mémoire,
Qui sur les temps futurs obtiendrez la victoire ;
Beau mignons de Pallas, vrais favoris des Dieux ;
Vous n'êtes pas encore arrivés en ces lieux !
Seriez-vous bien si tard assis encore à table ?
Non, les plus grands festins n'ont pour vous rien d'aimable...
Mais voici Colletet qui hâte un peu le pas ;
Je l'ai toujours connu sobre dans ses repas.
Bonjour, cher Colletet.

50

COLLETET SE JETTE À GENOUX

Grand Évêque de Grasse,
Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse.
Ne dois-je pas baiser votre sacré talon ?

55

GODEAU

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.
Levez-vous Colletet.

COLLETET

Votre magnificence
Me permet, Monseigneur, une telle licence.

60

GODEAU

Rien de saurait changer le commerce entre nous :
Je suis évêque ailleurs, ici Godeau pour vous.

COLLETET

Très révérend Seigneur, je vais donc vous complaire.

GODEAU

Attendant nos Messieurs, que nous faudra-t-il faire ?

65

COLLETET

Je suis prêt à obéir à votre volonté.

GODEAU

Parlons comme autrefois, avecque liberté.
Vous savez, Colletet, à quel point je vous aime.

COLLETET

Seigneur, votre amitié m'est un honneur extrême.

GODEAU

Oh bien, seul avec vous ainsi que je me vois,
Je vais prendre le temps de vous parler de moi.
Avez-vous vu mes vers ?

70

COLLETET

Vos vers ! Je les adore.
Je les ai lus cent fois, et je les lis encore ;
Tout en est excellent, tout est beau, tout est net,
Exact et régulier, châtié tout-à-fait.

75

GODEAU

Manquai-je en quelque endroit à garder la césure ?
Y peut-on remarquer une seule hiature ?
Suis-je par scrupuleux à choisir les mots ?
Ne fais-je pas parler chacun fort à propos ?
Le decorum latin, en français bienséance,
N'est si bien observé nulle part, que je pense.
Colletet, je me loue, il le faut avouer ;
Mais c'est fort justement que je me puis louer.

80

COLLETET

Vous êtes de ceux-là qui peuvent dans la vie
Mépriser tous les traits de la plus noire envie :
Vous n'aviez pas besoin de votre dignité,
Pour vous mettre à couvert de la malignité.

85

GODEAU

On se flatte souvent : mais, si je ne m'abuse,
S'attaquer à Godeau, c'est se prendre à la Muse :
Et le plus envieux se verrait transporté,
S'il lisait une fois mon « Benedicite »
Ô l'excellent ouvrage !

90

COLLETET

Ô la pièce admirable !

GODEAU

Chef d'oeuvre précieux !

95

COLLETET

Merveille incomparable.

GODEAU

Que ne peut-on désirer après un tel effort ?

COLLETET

Qui n'en sera content, aura, ma foi, grand tort.
Mais, sans parler de moi trop à son avantage,
Suis-je pas, Monseigneur, assez grand personnage ?

100

GODEAU

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET

Moi, je prétends traiter tout le monde d'égal,
En matière d'écrits : le bien est autre choses ;
De richesse et de rang la fortune dispose.
Que pourriez-vous encore reprendre dans mes vers ?

105

GODEAU

Colletet, vos discours sont obscurs et couverts.

COLLETET

Il est certain que j'ai le style magnifique.

GODEAU

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique.

COLLETET

Ah ! Le respect m'échappe. Et mieux que vous ainsi.

GODEAU

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

110

COLLETET

C'est vous, Monsieur Godeau, qui me faites outrage.

GODEAU

Vous voulez me contrainte à louer votre ouvrage ?

COLLETET

J'ai tant loué le vôtre !

GODEAU

Il le méritait bien.

COLLETET

Je le trouve fort plat, pour ne vous celer rien.

115

GODEAU

Mais vous en parlez mal, vous êtes en colère.

COLLETET

Si j'en ai dit du bien, c'était pour vous complaire.

GODEAU

Colletet, je vous trouve un gentil violon.

COLLETET

Nous sommes tous égaux, état fils d'Apollon.

GODEAU

Vous, enfant d'Apollon ? Vous n'êtes qu'une bête.

120

COLLETET

Et vous, Monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

SCÈNE III

Serisay, Godeau, Colletet.

SERISAY (*à Godeau*)

Qu'avez-vous, Monseigneur ? Je vous vois tout ému.

GODEAU

Colletet m'insulter ! Qui l'aurait jamais cru ?

COLLETET

Traiter un vieil auteur avec cette infamie,
C'est affronter en moi toute l'Académie.

125

SERISAY

Mais, quelle est cette injure, et d'où vient tant de mal ?

COLLETET

« Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal ;
Vous parlez un peu mieux qu'un homme de boutique, »
Et mieux que vous, Godeau ; car, enfin, je m'explique
Et notre Directeur le saura comme vous.

130

SERISAY

Modérez, Colletet, modérez ce courroux.
Offenser un prélat à qui l'on doit hommage,
C'est d'un homme insensé faire le personnage.

COLLETET

Je sais bien respecter Godeau comme prélat ;
Mais Godeau comme auteur, je le trouve fort plat.

135

GODEAU

Ma colère se passe ; et je veux, sans murmure,
En prélat patient endurer cette injure.

COLLETET

Moi, je veux recevoir la satisfaction
Du tort qu'a pu souffrir ma réputation.

Ô, d'un humble prélat patience parfaite !
 Il parle d'endurer l'injure qu'il a faite.
 Pardonner à des gens que l'on a maltraités,
 Ce sont du bon Godeau les générosités.

140

GODEAU

Hé bien, cher Colletet, je ferai davantage ;
 Vous serez reconnu pour un grand personnage.
 Soyons, je vous conjure, amis de bonne foi,
 Et vous saurez écrire et parler mieux que moi.

145

COLLETET

Ordonnez, Monseigneur, ce qu'il faut que je fasse ;
 J'ai plus failli que vous, et je demande grâce.
 Que partout on exalte et partout soit chanté
 De ce divin prélat le benedicite.
 Ô l'ouvrage excellent : Ô pièce admirable !
 Chef d'oeuvre précieux ! Merveille incomparable !
 Que partout on exalte, et partout soit chanté
 De ce divin prélat le BENEDICITE.

150

155

GODEAU

Qu'en tous lieux on exalte, qu'en tous lieux on chante
 De notre Colletet « La Cane barbotante » ;
 Ces beaux vers que le temps ne saurait effacer,
 Et qu'un grand Cardinal voulut récompenser :
 C'est là que Colletet si vivement explique
 Du canard amoureux la Vénus aquatique,
 Qu'au sens de Richelieu le Roi ne pourrait pas
 De tout l'or du royaume en payer les appas.

160

SERISAY

Nous sommes tous contents ; la discorde est finie,
Et la paix régnera dans notre compagnie :
Au reste, l'heure approche ou se doit terminer
La réforme des mots que nous allons donner,
Et par qui nous aurons la gloire sans seconde,
D'établir le français en tous les lieux du monde.

165

COLLETET

Monsieur le Chancelier ne doit venir que tard.

170

SERISAY

Donc, pour peu de temps, allons quelqu'autre part.

SCÈNE IV

Porchères d'Arbaud, Colomby.

PORCHÈRES

Illustre Colomby, vrai cousin de Malherbe,
De ton mérite seul, glorieux et superbe ;
Parmi tous les auteurs, en voit-on aujourd'hui
Qui puissent approcher ou de vous, ou de lui ?

175

COLOMBY

Malherbe ne vit plus, Bertaut n'est plus au monde ;
D'ignorance et d'erreur toute le terre abonde.

PORCHÈRES

Desportes a subi notre commun destin :
Passerat a vécu ; j'ai vu mourir Rapin :
Et c'étaient des auteurs dont l'illustre génie
Aurait pu faire honneur à notre compagnie.

180

COLOMBY

Vous savez que j'avais auprès du Potentat
La charge d'Orateur des affaires d'État.

PORCHÈRES

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la régence
Des « Nocturnes plaisirs » le suprême intendance.

185

COLOMBY

Or, n'étant point payé de mes appointements.

PORCHÈRES

Détrompé que je suis de tous amusements.

COLOMBY

Je fais faire leçon aux gens de nos provinces
Du peu de gain qu'on fait au service des Princes.

PORCHÈRES

J'abandonne la Cour, et vais dans chaque lieu
Louer la Reine et blâmer Richelieu.

190

COLOMBY

Aux auteurs assemblés prenez le soin de dire
Que, las de mes emplois, enfin je me retire.

PORCHÈRES

C'est la forme ordinaire : et, quiconque a quitté,
Leur a fait en quittant cette civilité.

195

COLOMBY

Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de réformer les mots, je me reforme.

PORCHÈRES

Je traiterai la chose un peu moins durement,
Et leur ferai pour moi le même compliment.

ACTE II

SCÈNE I

CHAPELAIN SEUL (*composant des vers avec un soin ridicule et peu de génie*)

Tandis que je suis seul, il faut que je compose 200
Quelqu'ouvrage excellent, soit en vers, soit en prose.
La prose est trop facile, et son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un auteur immortel ;
Mais d'un sens figuré la noble allégorie
Des sublimes esprits sera toujours chérie. 205
Par son divin pouvoir, nos esprits triomphants
Passent de siècle en siècle et bravent tous les ans.
Je quitte donc la prose et la simple nature
Pour composer des vers où règne la figure.
(Il me faudra choisir la rime « flambeau ») 210
(Je voudrais bien aussi mettre en rime déesse.)
Radieux me plaît fort : un ciel plein de lumière,
Et qui fait sur nos cours l'impression première,
D'où se forment enfin les tendresse d'amour.
Radieux ! J'en veux faire un terme de la Cour. 215
Je ne suis pas assez maître de mon génie ;
J'ai fait sans y penser, une cacophonie :
Qui me soupçonnerait d'avoir mis « peu à peu » ?
Ce désordre me vient pour avoir trop de feu.
Voilà ce qui s'appelle écrire avec justesse ! 220
Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans rudesse ;

Car tout ouvrage fort a de la dureté,
 Si par un art soigneux, il n'est pas ajusté.
 Que voilà de beaux vers ! L'auguste poésie !
 Phoebus éclaire encore un peu ma fantaisie : 225
 « Divin père du jour, qui maintiens l'univers,
 Donne-moi cette ardeur qui fait faire des vers ;
 Ranime mes esprits, et dans mon sang rappelle
 La féconde chaleur qui forma LA PUCELLE.
 Par l'épithète alors je me rendis fameux : 230
 Alors le mont Olympe a son pied sablonneux ;
 Alors, hideux, terrible, affreux, épouvantable,
 Firent de mes écrits un effet admirable.
 Divin père du jour, qui maintiens l'univers,
 Redonne-moi l'ardeur qui fit faire ces vers. » 235
 Cette comparaison me semble assez bien prise :
 Il n'est plus uni qu'un cristal de Venise ;
 Et les cieux qui ne sont formés d'aucun métal,
 Pourraient, à mon avis, être faits de cristal.
 « Aquilin » ne vient pas fort souvent en usage, 240
 Mais il convient au nez du plus parfait visage ;
 Tous les peintres fameux veulent qu'un nez soit tel :
 Oublier « Aquilin » est un péché mortel.
 Ainsi peignaient les Grecs des beautés achevées,
 De l'injure des ans par leurs écrits sauvés. 245
 Je n'ai fait que vingt vers, mais tous vers raisonnés,
 Magnifiques pompeux, justes et bien tournés.
 Par un secret de l'art d'une grande déesse,
 J'oppose les appas à ceux de ma comtesse ;
 Et des charmes divins dans opposition, 250
 Je fais vois la confusion.
 Quand à l'autre couplet, j'y reprends la nature,
 Qui des corps azurés a formé la structure,
 De n'avoir su placer à ce haut firmament
 Qu'un soleil seulement. 255

La comtesse en a deux; c'est au ciel une honte
Qu'un visage ici bas en soleils le surmonte.
J'achève heureusement : il me fallait finir ;
Aussi bien nos auteurs commencent à venir.

SCÈNE II

Serisay, Chapelain, Silhon, Boisrobert.

SERISAY (*à Chapelain*)

Vous attendiez ici cette heure fortunée
Où la réforme enfin doit être terminée.

260

CHAPELAIN

Depuis plus de huit ans nous attendons ce jour
Où doit être réglé tout langage de Cour.
Mais que les ignorants vont nous dire d'injures !

SERISAY

Nous saurons mépriser de sots et vains murmures.

265

BOISROBERT

Nous allons bientôt voir un de nos mécontents
Résolu de se plaindre et de nous et du temps.

CHAPELAIN

C'est Silhon irrité contre l'Académie,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

SERISAY

Et de sa haine encore quel est le fondement ?

270

CHAPELAIN

Nous réformons un nom propre au raisonnement,
Il laissera sans « OR » tous discours politiques ;
Et n'écrira jamais des affaires publiques.
Silhon est violent, s'il parle contre nous...

SERISAY

Monsieur le Chancelier calmera son courroux.

275

BOISROBERT

Faut-il un Chancelier pour calmer sa colère ?
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire :
Il doit attaquer « OR », qui Silhon aime tant,
Aussi bien que « PARFOIS », « POUR CE QUE » et
« D'AUTANT ».

SILHON (*entre*)

À dire vrai, Messieurs, c'est une chose étrange ;
On a beau mériter honneur, gloire, louange,
Affermir tant qu'on peut l'autorité des lois,
Faire service à Dieu, travailler pour les rois,
Prescrire le devoir et du peuple et des princes,
Instruire un potentat à régler ses provinces,
Il faut avoir l'affront de vous des esprits doux
Gagner chez nos auteurs plus de crédits que nous.

280

285

SERISAY

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette injustice.

BOISROBERT

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vu du caprice.

SILHON

Les siècles, Boisrobert, sont assez différents ;
On blâmait autrefois les hommes ignorants ;
La science aujourd'hui donne fort peu d'estime.
En savoir plus que vous, n'est pas un petit crime.

290

BOISROBERT

J'aime les ignorants d'avoir tant de bonheur.

SILHON

Vous n'avez pas manqué d'acquérir cet honneur.

295

SERISAY

Eh ! Pour l'amour de moi, finissez la querelle :
Soyons, soyons unis d'une amitié fidèle.
Encore, Monsieur Silhon, de quoi vous plaignez-vous ?

BOISROBERT

Un mot qu'on veut changer lui donne le courroux.

SILHON

C'est un mot, il est vrai, mais de grande importance.

300

BOISROBERT

On pourrait s'en passer bien mieux que finance.

SILHON

Il est pourtant utile et le sera toujours.
On trouve bien sa place en de graves discours.
En affaire, au barreau, dans la théologie,
« OR » est fort positif et de grande énergie.

305

SERISAY

Je vois venir à nous la Sibylle Gournai !
Quel supplice, bon Dieu, m'avez-vous ordonné !

SILHON

Elle mérite bien que vous fassiez cas d'elle.

BOISROBERT

À soixante dix ans, elle est encore pucelle.

SCÈNE III

Mademoiselle de Gournai, Serisay, Boisrobert, Silhon.

MADemoisELLE DE GOURNAI

Je vous ai bien cherché, Monsieur le président.

310

SERISAY

Baissez-vous, Boisrobert, et ramassez sa dent.

BOISROBERT

C'est une grosse dent qui vous était tombée
Et qu'un autre que moi vous avait dérobée.

SILHON

Montagne en perdit une, âgé de soixante ans.

MADemoiselle de Gournai

J'aime à lui ressembler, même à perdre ses dents.

315

Mais apprenez de lui que par toute la Grèce,

C'était comme un devoir d'honorer la vieillesse.

Et le vieil âge en vous sera peu respecté,

Si vous en usez mal dans la virilité.

Montagne s'employait à corriger le vice,

320

Et bien connaître l'homme était son exercice :

Il n'aurait pas « cuidé » pourvoir tirer grand « los »

Du stérile « labeur » de réformer les mots.

BOISROBERT

Vous fûtes ennemie en tout temps du langage.

MADemoiselle de Gournai

Le « sens », à mon avis, vous eût rendu plus sage.

325

Avec tous mes vieux mots, encore ma raison,

Parmi les gens sensés se trouve de saison.

BOISROBERT

Je l'avoue aisément ; et votre expérience,

Nymphe des premiers ans, vaut mieux que la science.

MADemoiselle de Gournai

On méprisait un fourbe au temps que je vous dis ; 330
Boisrobert le plaisant eût été gueux « jadis » ;
Et Montagne et Charron avaient l'âme trop forte
Pour demeurer toujours en « recoin » d'une porte,
« Aucuper » jour et nuit leur plus grand ennemis,
Et les grands de la Cour être valets soumis. 335

BOISROBERT

Ce sont là raisons que le démon vous dicte.
Comment, vieille Gournai ; vous aimez la « vindicte » ?
Qui vous fait « détracter » ? Qui vous met en « courroux » ?

MADemoiselle de Gournai

Montagne haïssait les menteurs et les fous.
Poursuivez, « savanteaux », à réformer la langue. 340

SERISAY

Allez-vous-en ailleurs faire votre harangue.

MADemoiselle de Gournai

Ôtez « moult » et « jaçait », bien que mal à propos,
Mais laissez, pour le mois « blandice, « angoisse », et « los ».

SERISAY

« Tout ainsi » que l'esprit est vague et « contournable ». 345
De même le discours doit être variable.
Les termes ont le sort qu'on voit au genre humain ;
Un mot vit aujourd'hui, qui périra demain.
L'usage parmi nous est fort « ambulatoire ».

MADemoiselle de Gournai

Vous raillez sottement la vérité « notoire ».
Il mourra, « tout ainsi », que je vois méprisé :
Mais devant lui mourront les vers de Serisay.

350

ACTE III

SCÈNE I

Monsieur le Chancelier, Godeau, Chapelain, Boisrobert, Serisay, Porchères, Desmarets.

MONSIEUR LE CHANCELLIER

C'est aujourd'hui, Messieurs, qu'on révèle la France
Les mystères secrets de la vraie éloquence.
Les Muses, qui du ciel ont descendu chez nous,
Vous rendent par ma bouche un oracle si doux.
C'est à tort, grands auteurs, que la Grèce se vante ;
La Rome des Latins n'est plus la triomphante ;
L'Italie aujourd'hui tombe dans le mépris,
Et les Muses n'ont plus de séjour qu'à Paris.

355

GODEAU

Qui croirait, Monseigneur, que ces enchanteresses,
Que les neuf belles soeurs, nos divines maîtresses,
Vinssent ici flatter nos esprits et nos sens,
Si vous n'aviez aimé leurs charmes innocents ?

360

BOISROBERT

Que le style élevé me paraît incommode !
Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une ode.

365

MONSIEUR LE CHANCELLIER

Que chacun se réduise au mérite d’auteur.
J’estime le savant et je hais le flatteur.
Mes louanges, Messieurs, ne sont pas nécessaires,
Et vous avez ici de plus grandes affaires.

SERISAY

Porchères semble avoir dessein de nous parler.

370

PORCHÈRES

Quatre mots seulement, Messieurs ; puis m’en aller.
Monsieur de Colomby m’a chargé de vous dire
Que las de ses emplois enfin il se retire ;
Et vous saurez aussi, qu’ennuyé de la Cour,
Je vais chercher ailleurs un tranquille séjour.

375

SERISAY

Vous nous voyez pensifs, mornes et taciturnes,
De perdre l’intendant, de nos « Plaisirs nocturnes » ;
Et vous ferez savoir, au muet orateur
« Des affaires d’État », le fond de notre cour.
Nous regrettons beaucoup un si grand personnage,
Et ne suivrons pas moins notre important ouvrage.

380

DESMARETS

Je ne vois point ici Saint-Amant ni Faret :
Que sont-ils devenus ?

GODEAU

Ils sont au cabaret.

DESMARETS

Ils sont au cabaret ! Messieurs, quelle impudence ! 385
Vous voyez parmi nous un CHANCELIER DE FRANCE,
Qui vient de son logis en ce méchant quartier,
Sachant bien le respect que l'on doit à son métier ;
Et ces vieux débauchés, au mépris de la gloire,
Lorsque nous travaillons, font leur plaisir de boire ! 390

GODEAU

Je vois entre Faret suivi de Saint-Amant.

CHAPELAIN

Et, si je ne me trompe, ils ont bu largement.

SCÈNE II

Saint-Amant, Faret, Chapelain, Gombaud, Serisay, Monsieur le Chancelier.

SAINT-AMANT

Pour tout emploi chez vous, Seigneurs Académiques,
Nous serons vos buveurs et vos poètes bacchiques.

FARET

Nous perdons le respect, mais, ô grand chancelier ! 395
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

CHAPELAIN

Il ne vous reste plus qu'à parler de la guerre,
Qui, dans les cabarets, se fait à coups de verre.

GOMBAUD

Qu'à dire des chansons qui vantent la liqueur
Dont le poète Bacchus réjouit votre cour.

400

SAINT-AMANT

Ira cherche sa joie et trouver le repos.

FARET

C'est qu'on suce le lait d'une pauvre nourrice :
Et dieu qui conduit tout sagement à sa fin,
De nos divins talents réserve l'exercice
Pour le temps précieux que nous buvons du vin.

405

SERISAY

Nous sommes satisfaits de vos stances bacchiques,
Et vous êtes reçus Buveurs Académiques.
Mais de peur de vieillir à réformer les mots,
Nous allons travailler. Laissez-nous en repos ;
La chose qui se traite est assez d'importance.

410

FARET

Nous nous tairons.

MONSIEUR LE CHANCELLIER

Sortez ; C'est le mieux, je pense.

FARET

Si nous vous offensions, Monsieur le Chancelier,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

SCÈNE III

Monsieur le Chancelier, Serisay, Godeau, Desmarets, Silhon, Chapelain, Gombaud, Boisrobert, L'Estoile, Gomberville, Baudoin, etc.

SERISAY

Enfin, ils sont sortis. Sans tarder davantage, 415
Réformons les défauts que l'on trouve dans le langage,
Et d'un style trop vieux, faisons-en un nouveau.
Vous, parlez le premier, docte et sage Godeau.

GODEAU

C'est m'obliger beaucoup ; et cette déférence 420
Serait dûe à quelqu'autre avec plus d'apparence.

SERISAY

Vous êtes trop modeste ; et votre dignité...

GODEAU

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité ;
Je le dois purement à votre courtoisie.

SERISAY

On ne saurait avoir aucune jalousie.

GODEAU

Je dirai donc, Messieurs, qu'il est très important. 425
D'ôter de notre Langue OR, POURCE QUE, D'AUTANT ;
C'est là mon sentiment. Vous me voyez attendre
Que quelqu'Émulateur s'apprête à les défendre.

DESMARETS

Silhon s'oppose enfin.

SERISAY

Parlez discrètement ;
Vous, Monsieur de Godeau.

430

GODEAU

Je dis premièrement,
Que ces mots sont usés, qu'ils tombent de vieillesse ;
Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudesse.

SILHON

Inepte sentiment ! Absurde vision !
Ces mots mènent enfin à la conclusion :
L'un sert à résumer, comme à la conséquence ;
Les autres, à prouver des choses d'importance.

435

GODEAU

Le premier sent l'école et tient trop du pédant ;
Et tous ont trop vécu.

440

LA TROUPE

« Nous en disons autant ».

SILHON

Qu'ils soient bannis des vers et conservés en prose.

DESMARETS

Aujourd'hui prose et vers sont une même chose.

CHAPELAIN

Il est bien échauffé : qu'on lui tâte le poul.

SERISAY

C'est assez disputé. Messieurs, asseyez-vous :
Que quelqu'un succède à l'Évêque de Grasse ;
Parlez, vous, Chapelain, sans user de préface.

445

CHAPELAIN

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes de barreau,
Que leur antiquité doit porter au tombeau.

SILHON

J'estime en Chapelain la bonté de nature,
Qui veut donner aux mots même la sépulture.

450

CHAPELAIN

Horace les fait naître, et puis les fait mourir ;
Sans quelque métaphore, on ne peut discourir.

SILHON

Les mots peuvent mourir, mais jamais métaphore
N'avait dressé TOMBEAU pour de tels mots encore.

455

LA TROUPE

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, doivent être abolis,
Mais on ne les voit pas encore ensevelis.

GOMBAUD

Je dis que la coutume assez souvent trop forte,
Fait dire improprement que l'on « ferme la porte ».
L'usage tous les jours autorise des mots,
Dont on se sert pourtant assez mal à propos.
Pour avoir moins froid à la fin décembre,
On va « pousser la porte », et l'on « ferme sa chambre ».

460

SERISAY

En matière d'État, vous savez que les rois
N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes lois ;
De même dans les mots, ce n'est pas être sage,
Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'usage.

465

LA TROUPE

Digne raisonnement ! Noble comparaison !
Gombeau n'a pas de tort, mais vous avez raison.

BOISROBERT

Messieurs, je veux ôter un terme de coquette :
C'est le mot d' « à ravir ».

470

L'ESTOILE

Il est bon en fleurette.
Cet et cent faux galants en leur fade entretien,
De ce mot d'À RAVIR se servent assez bien :

Et principalement dans les amours de ville,
À RAVIR se rendra chaque jour plus utile.

475

LA TROUPE

« Nous n'avons parmi nous que des auteurs de Cour,
Et partant ennemis de ce dernier amour.
Les dames de Quartier auront leur COTTERIE
À qui nous laisserons le droit de bourgeoisie. »

480

GOMBERVILLE

Que ferons-nous, Messieurs, de CAR et de POURQUOI ?

DESMARETS

Que deviendrait sans CAR l'autorité du Roi ?

GOMBERVILLE

Le Roi sera toujours ce que le Roi doit être,
Et ce n'est pas un mot qui le rend notre maître.

GOMBAUD

Beau titre que le CAR, au suprême pouvoir,
Pour prescrire aux sujets la règle et le devoir !

485

DESMARETS

Je vous connais Gombaudo ; vous êtes hérétique,
Et partisan secret de toute République.

GOMBAUD

Je suis fort bon sujet, et le serai toujours ;

Prêt de mourir pour CAR, après un tel discours.

490

DESMARETS

Du CAR viennent des lois : sans CAR, pour d'Ordonnance ;
Et ce ne serait plus que désordre et licence.

GOMBAUD

Je demande pardon, si trop mal à propos,
J'ai parlé contre un mot qui maintient le repos.

GOMBERVILLE *(à Desmarts)*

L'effort de votre esprit en chose imaginaire,
Vous rendra, Desmarts, un grand visionnaire.
Le POÈTE, le VAILLANT, le RICHE, l'AMOUREUX,
Feront de leur auteur un aussi grand fou qu'eux.

495

DESMARETS

Un faiseur de romans, père de POLEXANDRE,
À corriger les fous n'a pas droit de prétendre.

500

MONSIEUR LE CHANCELLIER

Ni vous autres, Messieurs, droit de vous quereller ;
Laissera CAR en paix ; il n'en faut plus parler.

GOMBERVILLE

Et le POURQUOI, Messieurs ?

LA TROUPE

Sans cesse il questionne.

Qu'il soit moins importun, ou bien on l'abandonne.

505

L'ESTOILE

Je ne saurais souffrir le vieux AUPARAVANT,
Qui se trouve cent fois à la place d'AVANT.

BAUDOIN

Pour mes traductions c'est un mot nécessaire ;
Et si l'on s'en sert mal, je n'y saurais que faire.

L'ESTOILE

Peut-être voudrez-vous garder encore JADIS ?

510

BAUDOIN

Sans lui, comment rimer si bien à PARADIS ?

L'ESTOILE

PARADIS est un mot ignoré du Parnasse,
Et les « Cieux », dans nos vers, auront meilleure grâce.

SERISAY

Que dira Colletet ?

COLLETET

Le plus grand de mes soins
Est d'ôter NONOBSANT, et casser NÉANMOINS.

515

HABERT

Condamner NÉANMOINS ! D'où vient cette pensée ?

Colletet, avez-vous la cervelle blessée ?
NÉANMOINS ! Qui remplit et coule doucement ;
Qui met dans le discours un certain ornement... 520
Pour casser NONOBTANT, c'est un méchant office,
Que nous nous rendrions dans les cours de Justice.

DESMARETS

Puisque CAR est sauvé laissons le reste en paix,
Et faisons une loi qui demeure à jamais.
« Les Auteurs assemblés pour régler le langage, 525
Ont enfin décidé dans leur aréopage :
Voici les mots soufferts, voici les mots cassés... »
Monsieur de Serisay, c'est à vous : prononcez.

SERISAY

Grâce à Dieu, Compagnons, la divine assemblée
A si bien travaillé, que la langue est réglée. 530
Nous avons retouché ces durs et rudes mots,
Qui semblaient introduits par les barbares Goths ;
Et s'il n'en reste aucun en faveur de l'usage,
Il sera désormais un méchant personnage.
OR, qui fit l'important, déchu de tous honneurs, 535
Ne pourra plus servir qu'à de vieux raisonneurs.
COMBIEN QUE, POUR CE QUE, sont un son incommode,
Et D'AUTANT et PARFOIS ne sont plus à la mode.
IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes de barreau ;
Mais le plaideur français aime un air plus nouveau. 540
IL APPERT était bon pour Cujas et Barthole ;
IL CONSTE ira trouver la Parlement de Dôle,
Où, malgré sa vieillesse, il se rendra commun ;
Par les graves discours de l'Orateur Le Brun.
Du pieux Chapelain la bonté paternelle 545
Peut garder son tombeau pour sa propre PUCELLE.

Aux stériles esprits, dans leur fade entretien,
 On permet À RAVIR, lequel n'exprime rien.
 JADIS est conservé par respect pour Malherbe.
 Dans l'Ode il a marché, JADIS, grave et superbe ; 550
 Et de là s'abaissant aux saveurs de Scarron,
 Il a pris l'air burlesque et le comique ton ;
 Mais il demeure exclu du discours ordinaire :
 Vieux JADIS, c'est pour tout ce que l'on peut faire.
 Il faudra modérer cet indiscret POURQUOI, 555
 Et révéler le CAR, pour l'intérêt du Roi.
 En toutes nations la coutume est bien forte ;
 On dire cependant que l'on POUSSE LA PORTE.
 Nous souffrons NÉANMOINS; et craignons le Palais,
 Nous laissons NONOBTANT en repos pour jamais. 560
 Qu'en milieu des cités, la vaine COTTERIE
 Au prodigue CADEAU soit toujours assortie :
 Et que dans le repos, ainsi que dans l'amour,
 Ils demeurent bourgeois éloignés de la Cour.
 Auteurs, mes Compagnons, qui réglez le langage, 565
 Avons-nous assez fait ? En faut-il davantage ?

LA TROUPE

Voilà ce qu'à peu près nous pensons réformer :
 Anathème sur ceux qui voudront le blâmer ;
 Et soit traiter chez nous plus mal qu'un hérétique,
 Qui ne reconnaîtra la TOUPE ACADÉMIQUE. 570

DESMARETS

À ce divin arrêt, des arrêts le plus beau,
 Je m'en vais tout à l'heure apposer le grand sceau.